

Photos : Claire Beaugrand-Champagne



800 femmes . . . dont Hélène Biron, animatrice à Québec.

une bataille concédée?

Il y a 5 ans, j'aurais été enchantée. Enfin, un colloque passionnant ! Trois jours de témoignages émouvants sans mièvrerie, de constats lucides, d'analyses éclairantes, de parole et de silence attentif. 800 femmes sur les lieux. Il y a 5 ans, j'aurais galopé dans les corridors et accumulé des heures d'entrevue enregistrées, stimulée par la richesse du contenu, angoissée par son ampleur. J'aurais ensuite recollé tous les petits morceaux, y laissant de l'émotion mais pas trop, de l'analyse surtout, du positif et du critique, honnê-

tement. Et j'aurais parlé de ce COLLOQUE SUR LES FEMMES ET L'INFORMATION comme d'un événement extrêmement positif • Pour la première fois, les femmes brisent le mur du silence, les journalistes parlent et les consommatrices critiquent, elles s'écoutent, se rencontrent... demain déjà l'information sur les femmes en sera peut-être changée. C est le début d'un temps nouveau et bla-bla-bla... « Et je serais allée dormir, la conscience (presque) en paix. Il y a 5 ans, j'étais journaliste à Radio-Canada.

Mais aujourd'hui, je ne peux plus. Ni avoir cet optimisme naïf quant aux suites du colloque de la FPJQ, ni en faire pour LA VIE EN ROSE la même couverture.

Pourtant, oui, ces trois journées étaient passionnantes. J'y ai appris beaucoup. De la grande lucidité de Lise Payette, politicienne échaudée : « Les gouvernements ne peuvent pas être féministes. Pourquoi le seraient-ils ? Le pouvoir leur va très bien. Ils n'accorderont jamais aux femmes ce qu'elles revendiquent, que sous la pression. » Des témoignages de



Hélène Lévesque, Lisette Gervais, Janette Bertrand, Thérèse Parisien, Louiselle Lévesque.

femmes journalistes reconnaissant ICI avoir servi de femmes-alibis, comme Lisette Gervais « Je me reproche d'avoir joué la super-femme, sans dévoiler toutes les difficultés du dedans, laissant croire, au prix d'une insécurité croissante, que, oui, je pouvais concilier vie professionnelle et vie de famille... » Ou comme Armande St-Jean : « J'étais la journaliste-vedette, belle, disponible puisque sans enfant, intelligente, ambitieuse, un «gars de la gang», la preuve vivante du « quand on veut, on peut ! ». Jusqu'à ce que je fasse un enfant. » J'y ai vu aussi des femmes reconnaissant leur engagement féministe comme Janette Bertrand « Mariée, mère de famille, le dérange les hommes parce qu'ils ne peuvent pas dire que je suis lesbienne, mal baisée comme les autres «féministes». Quand, à JANETTE VEUT SAVOIR, J'aborde des sujets comme l'inceste, le viol, l'avortement... je sens de la violence et de la haine autour de moi, venant des équipes techniques, de ces hommes « ordinaires » si représentatifs. Et j'ai peur. » Ou comme Louiselle Lévesque : « À Radio-Canada. Rimouski, la grève n'a pas changé les rapports. Le syndicat ne m'avait pas défendue contre le sexisme des gars, les relations actuelles sont tendues. Et vont le rester. Même isolée, je ne fais plus de compromis, c'est la seule façon de continuer. »

Pareille obstination me rassure. Tous les exemples cités de discrimination à l'embauche, dans les conditions de travail, dans l'évaluation ; tous les abus de spécialisation des femmes journalistes en ghettos d'information jadis féminine (mode, cuisine) aujourd'hui féministe (garderies, avortement). tous ces témoignages me confirment que je ne suis pas la seule à avoir mal vécu la contradiction fondamentale d'être femme, et de plus en plus féministe, dans un mass-média où l'organisation du travail, les critères journalistiques, les priorités, tout... est défini par des hommes, sans que n'y soient jamais intégrées la réalité ou la vision des femmes, pour aboutir à des produits qui vont même contre les intérêts des femmes. Je retrouvais là étalées, analysées, mes frustrations quotidiennes d'il y a cinq ans.

Je sors de ce colloque rassurée aussi par la présence massive des femmes consommatrices d'information, venues de Montréal et beaucoup de l'extérieur, dénoncer avec des milliers de preuves à l'appui, l'information déformée, marginalisée, que les médias livrent au compte-gouttes sur elles, sur nous toutes. Par exemple, les événements du 8 mars dernier, journée internationale des femmes : « Il y eut 20 000 femmes regroupées à Montréal, 3 000 en province. En tout, près de 25 000 femmes dont on a très peu parlé... comparé aux 14 000 Yvettes du Forum. Et on dira que les féministes ne rejoignent pas les femmes ! » (Nicole Lacelle, ICEA) En plus du manque d'information régionale (en Gaspésie ou au Saguenay, il y a peu de femmes journalistes, les éditorialistes-propriétaires «moralisent continuellement sur le ventre des femmes», sous les pressions conformistes du milieu) ou internationale (les femmes y sont encore ignorées ou réduites à des images, entre la veuve de Mao et la femme du mineur polonais) il y a tout le travail des femmes qui n'est jamais montré dans sa dimension collective.

Derrière le cas de La travailleuse (toujours la même, sans doute!) exceptionnelle chauffeuse de métro ou exceptionnellement discriminée, entre la femme de carrière ou la femme de misère (« ces pauvres danseuses de club... »), entre les cas extrêmes, c'est le silence sur la majorité des travailleuses et leurs conditions de travail. (Monique Simard, CSN)

C'est que la réalité est décrite par et pour les hommes — via le ou la journaliste — sous le couvert de l'*objectivité*, « cette chasse gardée de ceux qui définissent les normes » (Andrée Côte), ce leurre, ce piège pour les femmes qui fait dire à Lise Payette « Le choix des femmes journalistes est d'abandonner le mythe de l'objectivité, qui définit la coloration de leur vision », «... qui n'est que leur subjectivité, en fait. » (Ariane Emond).

Je sors de ce colloque rassurée, donc, mais aussi profondément troublée. Troublée par la méfiance d'autres femmes journalistes qui, en se démarquant des groupes de femmes et de leurs demandes, en réitérant la primauté de leurs critères professionnels et la spécificité de cette profession, me semblent défendre leurs privilèges plutôt que le droit du public à l'information, la crédibilité journalistique, et toutes ces faciles justifications du non-engagement.

che, bien droite, la ligne de démarcation que ces journées voulaient justement rompre, entre elles et les femmes consommatrices, entre leurs lectrices et elles. « Oui, nous vous avons écoutées cette fois-ci, nous pensons avoir compris, retournez chez vous, former entre vous tous les comités de vigilance que vous voulez, nous n'en serons pas. Ce serait tuer notre crédibilité journalistique. »

Comme si ces trois jours de témoignages, cette accumulation de preuves n'avaient pas précisément montré le danger de ces fameux critères, de ce fameux métier dessiné par des hommes. Comme s'ils n'avaient pas révélé qu'il faut s'attaquer — au-delà des conditions de travail, des sexismes ordinaires et du sabotage — aux causes réelles du problème, c'est-à-dire à l'abus de pouvoir des hommes, dans les entreprises, et à l'impudence des femmes (le rapport de force initial). Comme s'il était possible que ce rapport de force soit même entamé, sans une alliance des femmes journalistes et consommatrices, sur la base même de leurs intérêts et revendications communes. Cette alliance ne serait pas de « l'idéologie féministe grossière » mais de la solidarité, primaire.

Il est clair pour moi que, malgré la grande qualité de l'écoute réciproque, malgré la justesse des analyses politiques, malgré les



Martine Storti, journaliste à F Magazine. Lise Payette, ex-ministre.

• Évidemment, il est plus confortable pour les femmes journalistes de mettre leur pouvoir au service des hommes que de l'assumer elles-mêmes. » (Lise Payette)

Comme si les groupes de femmes avaient voulu les annexer, les inféoder véritablement, les voilà qui résistent à la pression «féministe idéologique» et protègent leur absolue indépendance. À quoi leur servait-il alors de recueillir la critique, si c'était pour ne pas l'intégrer de façon plus constante à leur travail? À quoi servait donc l'organisation de ce colloque? A simplement créer un autre événement?

En repoussant violemment et presque majoritairement les propositions de comités de travail, de critique, de vigilance proposés par les femmes consommatrices, les femmes journalistes reposaient à mon avis, bien fran-

tonnes d'émotion et de vérité déversées, cette conjonction des femmes journalistes et consommatrices ne s'est pas faite. Tous n'en sont pas mécontents : « Il faut noter en particulier le souci des femmes journalistes de distinguer leur activité professionnelle en tant que journalistes des revendications, par ailleurs légitimes, des mouvements féministes. » Et Jean-Louis Roy, dans son éditorial du 27 octobre, en page 8 du Devoir, se réjouit de ce qu'elles aient choisi « ces perspectives seules susceptibles de ne pas créer des formes nouvelles de dépendance et de manipulation. »

Moi, j'ai peur que Lise Payette n'ait eu raison de nous mettre en garde : « Il ne faudrait pas que ce colloque soit une autre bataille que les hommes nous concèdent. »

FRANÇOISE GUÉNETTE